

IN MEMORIAM

Francine Monette

FRANCINE MONETTE n'était pas membre de la SCP, mais elle en a été une employée de premier rang. Les rédacteurs de la Revue tiennent à souligner sa contribution à la psychanalyse au Canada. Grâce à sa magnifique son amitié avec Mena Iacofano, notre adjointe administrative, elle a aussi beaucoup donné à cette revue, bien que son nom n'ait jamais paru dans le cartouche.

Comme nous le réalisons plus pleinement depuis son décès, Francine était animée d'une énergie vitale qui a servi la SCP de diverses façons, et nous n'avons pas toujours bien compris son apport. Sa présence était profondément encourageante et elle absorbait avec grâce d'énormes volumes de tension organisationnelle.

C'est pour ces raisons que les rédacteurs de la Revue de la SCP tiennent à évoquer ici son souvenir sous la forme d'un hommage collectif. Nous voulons la co-mémorer. C'est pourquoi nous avons rassemblé des témoignages personnels de notre présidente actuelle, Margaret Ann Fitzpatrick Hanly, d'un ancien président, David Schaffelberg, de sa loyale adjointe, Mena Iacofano, qui a travaillé chaque jour aux côtés de « Frannie » pendant treize ans, et de sa fille, Julie Bayley, qui nous a si généreusement aidés à comprendre la perte de cette femme extraordinaire – sa mère ... notre mère.



FRANCINE MONETTE was not a member of the CPS, but she was an employee of the first rank. The editors wish personally to take special note of her contribution to psychoanalysis in Canada. Through the beautiful quality of her friendship with Mena Iacofano, our executive assistant, she also gave a great deal to this Journal, though her name was never listed on the masthead.

As we are realizing more fully with her passing, Francine had a form of vital energy that served the CPS in ways we did not always understand at the time. Her presence was deeply encouraging; and she absorbed enormous amounts of organizational tension very gracefully.

For these reasons, the editors wish to remember her in the Journal, an organ of the CPS, in the form of a collective tribute. We wish to co-memorate her. Thus, we have assembled personal notes from our current president, Margaret Ann Fitzpatrick Hanly; a past president, David Schaffelberg; her loyal assistant, Mena Iacofano, who worked with “Frannie” at the national CPS office every day for thirteen years; and her daughter, Julie Bayley, who helped us so generously to understand the loss of this extraordinary woman—her mother . . . *our* mother.

Charles Levin

Josette Garon

Hommage posthume traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca



EN MA QUALITÉ DE PRÉSIDENTE, j'aimerais dire un mot à la mémoire de Francine Monette, et lui rendre hommage pour ses treize années de service auprès de la Société canadienne de psychanalyse. Elle a dirigé notre bureau national de manière experte, et a géré avec enthousiasme les multiples aspects de notre organisation. Elle m'a accueillie dans mes nouvelles fonctions de présidente avec chaleur et humour, et s'est toujours montrée réceptive et efficace. Francine connaissait bien l'histoire et les coutumes de la Canadienne, et elle épaulait avec affection les psychanalystes qui participaient à ses activités. Nous sommes reconnaissants de ses années de présence à nos côtés.

AS PRESIDENT OF THE CPS, I'd like to say a personal word in honour of Francine Monette, in praise of her thirteen years of service to the Canadian Psychoanalytic Society. She presided over our national office with knowledge and expertise, handling the many-faceted affairs of our organization with good spirits. She greeted me in my new tasks as president with warmth and humour and was always responsive and efficient. Francine was familiar with the history and customs of the CPS and took an affec-

tionate interest in the psychoanalysts who have contributed to the ongoing business of the Canadian. We are grateful to have had her with us.

Margaret Ann Fitzpatrick Hanly

Présidente de la SCP, 2011-2013

Hommage posthume traduit par Yolande Amzallag

artcom@artcom.ca



J'AI RENCONTRÉ FRANCINE pour la première fois à Ottawa, lors du Congrès scientifique national de juin 1999, et j'ai entretenu avec elle une précieuse relation jusqu'à son décès prématuré cette année. Elle nous a quittés bien trop tôt.

En septembre 1999, nous venions d'entrer en fonction, elle au poste de secrétaire de direction et moi à celui de secrétaire national. Nous nous entendions bien et notre collaboration était fructueuse. Francine était une personne aimable et chaleureuse, très présente, animée d'un esprit si vif. Son engagement dans son travail nous a apporté une stabilité et une prévisibilité essentielles, au moment où nous en avions le plus besoin. Comme l'a souligné un ancien président, « Avec elle, on se sentait comme en famille ».

Ceux et celles qui ont travaillé avec elle se souviennent de Francine comme d'une personne qui avait un souci authentique des autres, et qui était résolument ouverte aux nouvelles idées et aux cultures différentes. Elle a notamment eu le mérite d'assurer une communication en français de haute qualité entre nos deux communautés. Au fil du temps, elle est devenue à mes yeux, en quelque sorte, l'emblème de la Canadienne. Au début, je me chargeais du secrétariat des réunions du conseil national, mais Francine a pris un rôle de plus en plus actif et s'est montrée si compétente qu'elle n'avait plus besoin de mes procès-verbaux. Elle ne m'a pourtant jamais suggéré de cesser de prendre des notes et les a toujours acceptées de bonne grâce, me donnant ainsi le sentiment de former une équipe, un duo, avec elle. Elle a intégré Mena à l'équipe sans effort apparent, et avec tant de naturel qu'il nous semblait avoir toujours fonctionné de cette façon.

Au fil du temps, elle a progressé à son poste et s'est discrètement affirmée, toujours prête à suggérer des idées et des opinions différentes, et à orienter et soutenir nos travaux pour nous faciliter la tâche. Francine était une personne merveilleuse, et ce fut un plaisir de la connaître et de travailler avec elle. Je suis très attristé de son décès et elle me manquera beaucoup.

I FIRST MET FRANCINE in Ottawa at the June 1999 National Scientific meeting and was to go on to have a valued relationship with her until her untimely death this year. She should have had many more years of life.

She started as executive secretary and I started as national secretary that September. We got along and worked well together. She was warm and kind, so present and with such a vivid personality. She stepped into the job bringing stability and predictability at a time that we most needed it. As one past president noted, "She felt like family."

People who worked with her remembered her as someone who genuinely cared about people, was strikingly open to new ideas and cultures. Importantly, she was able to assure high quality of French communication between our two communities. Over time she grew to be, in some ways for me, the Canadian. Initially I took the minutes at the National Council and over time she started taking a more active role until she was so good at it, she didn't need my minutes anymore. But she never suggested that I should stop taking them and always accepted my notes with graciousness and made me feel that we were a team, a working couple. She included Mena so apparently effortlessly that it all felt natural and seemed as if it had always just been that way.

As time passed, she grew into her role and became quietly more present, more ready to suggest different ideas and views and was always there to help direct, support, and make the job easier. She was a delightful person, a pleasure to work with and to know, and I will sadly miss her very much.

Dave Schaffelburg

Hommage posthume traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca



TRÈS CHÈRE FRANNIE,

Éjaculation vomitive. Les plus grands dictionnaires te salueraient pour l'invention de cette expression aussi peu conventionnelle. Je me souviens du jour où elle t'a échappée, et où j'en suis presque tombée de ma chaise! Et une fois l'hilarité passée, alors que je t'ai demandé comment tu avais bien pu concocter cette expression, tu m'as répondu en plaisantant qu'elle avait tout simplement jailli dans ta tête alors que tu étais « agenouillée devant le trône de porcelaine », pour ainsi dire. « Et, plaît-il, qu'est-ce que cela veut dire? » osai-je demander. À quoi tu as répondu « Dire ce qu'on ressent ou ce qu'on pense sous une impulsion! ». À mon tour aujourd'hui de laisser libre cours à mes émotions.

Tu me manques. Tu me manques beaucoup. Tout ce que nous faisons ensemble me manque. Me tourner vers toi pour te poser une question, ou te demander un service. Les fous rires partagés et les railleries que nous nous lançions l'une à l'autre. Les petits détails intéressants dont tu me faisais part chaque jour – que ce soit un nouveau produit de maquillage que l'une de nous finissait par acheter ou essayer pour éviter la dépense à l'autre si celui-ci ne remplissait pas sa promesse; ou d'un nouveau livre qu'il nous fallait absolument nous procurer; ou d'une nouvelle chanson que tu avais entendue à la radio et dont tu étais impatiente de partager le plaisir avec moi, dès que tu faisais ton entrée intempestive au bureau. Intempestive, oui, et même fracassante. Le calme n'a jamais été ton fort, ma très chère, ce qui soulignait d'autant ta singularité! T'entendre avant de te voir me manque. Tout au long des treize années pendant lesquelles j'ai eu la grande chance et le privilège de te connaître, tu m'en as appris plus sur moi-même que la meilleure école ou le meilleur livre auraient pu le faire. Tu voyais de la beauté dans toute chose et dans toute personne, et tu percevais l'espoir dans les situations où il était le plus improbable. On dit qu'il y a une leçon à tirer de toute épreuve dans la vie, mais j'en doute aujourd'hui. Je ne sais quelle leçon ta mort est censée m'enseigner. Tout ce que je sais, c'est que ta façon de vivre a été un précieux outil d'apprentissage, qu'on devrait breveter et consigner dans un guide. Tu as su transcender l'adversité, et ce sans perdre ce merveilleux sourire qui illuminait ton visage. Tu étais un être humain à part, Frannie, à la fois vaincue par la vie et trop fière pour te laisser maîtriser par elle. Merci d'avoir fait partie de ma vie. Merci de m'avoir aidée à prendre confiance en moi et à me sentir bien dans ma peau. Merci de m'avoir donné le plus beau cadeau qu'on puisse recevoir – l'amour inconditionnel. Mais par-dessus tout, merci de m'avoir fait rire aux larmes.

DEAREST FRANNIE,

Vomitive ejaculation. Merriam-Webster, or for that matter, Oxford would be so proud of you for coining such an unconventional expression. I remember the day you just blurted it out and I nearly fell out of my chair! When our laughter subsided, I asked you how you came up with that phrase, and you playfully replied that it just popped into your head as you were “worshipping the porcelain throne,” so to speak. “And what, pray tell, does that mean?” I dared to ask. To which you responded, “It means to say what you feel or what you think, on impulse!”

So taking a page out of your book . . .

I miss you. I miss you a lot. I miss turning to you to ask you a question, or for a favour. I miss the laughter we both shared and our mutual sarcasm. I miss the interesting tidbits you relayed to me every day—be it a new item of makeup that warranted one of us buying it and trying it out so we both wouldn't waste our money in case it didn't pan out; or a new author penning a book that we just had to go out and buy; or a new song that you heard on the radio and that you just had to share with me the moment you pounded into the office. Yes, I said pounded—or more like slammed. Quiet was not your forte, my dear, which made you that much more unique! I miss hearing you before seeing you. In the thirteen years that I was extremely fortunate and privileged to have known you, you taught me more about myself than school or a book could ever do. You saw beauty in everything—and everyone, and you saw hope even when it seemed like such a remote possibility. They say that there is a lesson to be learned with everything in life, but don't ask me who *they* are. I don't know what your death is supposed to teach me, but I know the way you lived life was a great education tool and should be patented for use as a guidebook. You transcended the misery that touched your life and not surprisingly, that smile never left your face. You were a special human being Frannie, at once humbled by life and also too proud to let it control you. Thank you for being in my life. Thank you for helping me to feel confident in my own skin. Thank you for giving me the best gift one could give another—unconditional love. But above all else, thank you for making me laugh until I cried.

Min

Hommage posthume traduit par Yolande Amzallag
 artcom@artcom.ca



Message aux dirigeants et aux membres de la Société canadienne de psychanalyse

Je réfléchis à ce message depuis quelque temps déjà. Il y a trois mois que ma mère est décédée et j'aimerais pouvoir dire que la douleur s'apaise, mais malheureusement, j'attends encore le moment où le simple fait de mentionner son nom ne m'accablait pas d'une profonde tristesse. Le regret de l'avoir perdue et le désir de la voir encore parmi nous sont encore trop intenses, surtout quand je console mes propres enfants de leur deuil.

Ma mère tirait une immense joie et une grande fierté de ses petits-enfants, Romy et Noah, et c'est dans ce rôle de « Mamie » qu'elle fut, je le répète, meilleure qu'elle ne l'a jamais été.

Mena m'a récemment demandé de rédiger un message à l'intention de la Société. En vérité, j'avais déjà préparé un brouillon de communication peu après le décès de ma mère. Je ne suis certainement pas aussi éloquente qu'elle l'était, tant à l'oral qu'à l'écrit, mais j'espère parvenir à exprimer mes sentiments.

Comme certains de vous le savent, ma mère était une personne assez exceptionnelle. Je souhaiterais pouvoir vous transmettre tout ce que le travail à la Société a représenté pour ma mère au fil des ans. Malheureusement, sa vie a été jalonnée de grandes difficultés, des difficultés dont la plupart des gens ne se font qu'une lointaine idée, à une distance confortable : une enfance perturbée aux côtés d'un frère atteint de maladie mentale, dont ma mère et ses autres frères et sœurs ont gardé des cicatrices; la rencontre avec le grand amour de sa vie, aussitôt cruellement atteint d'une longue maladie dans laquelle ma mère l'a accompagné pendant près de dix ans, et au terme de laquelle elle a lutté pour le droit de son conjoint de mourir dans la dignité; enfin, elle a élevé toute seule deux enfants et a dû affronter de lourdes difficultés financières.

La Société s'est présentée dans sa vie à un moment où elle était au bout de ses forces et où son estime d'elle-même était au plus bas, puisqu'elle avait dû jusque-là accepter des emplois bien en-dessous de ses capacités pour faire face à ses obligations.

Travailler à la Société a donné un nouvel élan à ma mère, en lui offrant la possibilité de vivre dans la dignité et de s'offrir quelques libertés et petits privilèges que la plupart des gens prennent pour acquis. C'est surtout le sentiment d'être appréciée pour son savoir et ses compétences qui l'a aidée à se revaloriser et à retrouver son estime d'elle-même.

Quand sa maladie a été diagnostiquée au printemps 2012, l'une des premières questions qu'elle a posée à ses médecins a été « Quand puis-je retourner au travail? ».

Comme certains de vous le savent peut-être, deux semaines après le diagnostic, un petit groupe de membres de la Société l'ont aidée à déménager de l'appartement où elle logeait depuis 42 ans et l'ont équipée d'un ordinateur portable afin de lui permettre de travailler de chez elle. Elle était désormais installée chez moi, dans un appartement aménagé spécialement pour elle, entourée de tous ses objets personnels et décoré à son goût (le décor intérieur a toujours été une haute priorité pour ma mère, car il lui fallait le confort nécessaire pour recevoir sa famille et ses amis).

Au cours des nombreuses rencontres avec les oncologues, la travailleuse sociale, le chirurgien, elle ne manquait pas de poser la question clé : quand

pourrait-elle reprendre son emploi, qu'elle aimait et dans lequel elle se sentait très appréciée?

Je tiens à vous exprimer toute la gratitude qu'elle et ses proches ont ressentie à l'égard des dirigeants et des membres de la Société qui l'ont soutenue dans son bref et dur combat contre le cancer du pancréas. Présents à ses côtés dans sa lutte courageuse contre la maladie, ils lui ont toujours montré que la porte était ouverte et exprimé le désir de la voir revenir en bonne santé.

Ma mère aimait sa famille et ses amis. Son souci du bien-être de la Société et de ses membres fut sans doute un prolongement de cet amour bienveillant.

Je vous suis infiniment reconnaissante de vos gestes de soutien, de vos paroles de réconfort et de votre incroyable générosité. Sachez qu'elle en a été profondément touchée jusqu'à ses derniers jours.

Affectueusement,

Julie Bayley

A note to the Executive and Members of the Canadian Psychoanalytic Society
I have been pondering this email for some time now. It is now three months since my mother's passing and I wish I could say it gets easier, but sadly, I still await the time for when simply mentioning her name will not yield overwhelming sadness. The amount of regret and desire for her to still be with us still is too painful, especially when dealing with my children's grief and sadness. My mother's pride and joy, which I reiterate, truly made her the best she ever was in this cherished role of "Mamie" to Romy and Noah.

Mena recently reached out, requesting I write a communication to the Society. The truth is, I had a draft communication ready shortly after her passing. I am certainly not as eloquent as my mother was with the written and spoken word, but I hope the sentiment comes through.

As some of you may know, my mother was quite special. I wish I could convey what her time working at the Society has meant to her over the years. My mother sadly had a path filled with great challenges some people are only familiar with from a comfortable distance: difficult upbringing with a brother facing mental illness causing her and her siblings some scarring in later years, finding the great love of her life only to have his life cruelly shortened with a long illness lasting almost 10 years and in the meantime, fighting for his right to die and keep his dignity on his terms, raising two children as a single mother and falling onto hard financial times.

Well, the Society came at a time in her life where she was beaten down, and her self-esteem was low, working in odd jobs well under her capabilities and in difficult circumstances.

Working at the Society gave her a new life, the ability to live with dignity and to provide her with some freedoms and little luxuries most people take for granted. Mostly, her work helped her regain her sense of self-worth, value, and feeling appreciated for her knowledge and talents.

Upon the diagnosis of her illness in the spring of 2012, one of the first questions asked to her doctors was, "When can I go back to work? I love my job."

As some of you may know, within two weeks following her diagnosis, she was moved out of her apartment of 42 years, was provided with a laptop by a small group from the Society in order to be able to work at home, which was now a customized apartment in my home with all of her personal belongings and decorated to her taste (which was always high on her priority list of building a comfortable nesting area to greet family and friends).

In the numerous meetings with the oncologists, social worker, surgeon, a key metric for her was to ask when it would be possible for her to return to work, given she loved her job and felt very valued in this role.

I can only say how thankful she and her loved ones are for how the members and the executive of the Society have supported her in her short but arduous battle with pancreatic cancer, always making her feel the door was open, ready to have her back healthy, and being there for her during her courageous and optimistic approach to her illness.

My mother loved her family and friends, caring for them and for the Society, which certainly became an extension of friends and family for her.

I am most grateful for your outpouring gestures of support, kind words, and incredible generosity. Please know the impact this had on her up to her final days.

Kind regards,
Julie Bayley

Traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca

Juanita Casselman
1921-2012

JUANITA CASSELMAN, a long-time member of the Canadian Psychoanalytic Society, died peacefully on 5 August in London, Ontario, at the age of 92. Raised in poverty and confined to a tuberculosis sanatorium while she was in high school, she emerged determined to understand the disease that had stricken her and to become a doctor to help others. She first earned an honours degree in bacteriology and preventive medicine at the University of British Columbia and subsequently an MD from the University of Toronto, graduating in 1952. I understand that she was one of two women graduates in her class, a testimony to her ambition and the times.



While at the University of British Columbia she met and married Bruce Casselman, who also entered medicine, specializing in public health. Pursuing her career in parallel with her husband while also raising two children, she trained in neurology at Queen Square in London, England, and the Montreal Neurological Institute before doing a psychiatric residency in New York. She was accepted for training at the Columbia University Center for Psychoanalytic Training and Research, completing her training in 1961. After several years of practice in New York, she returned to Montreal, where she practised psychoanalysis and served on the staff of the McGill University Mental Health Service, where I first met her. She was a gracious colleague and an astute psychoanalyst who related compas-

sionately to our challenging young patients. She became a full member of the Canadian Psychoanalytic Society in 1976.

Following one of her husband's career moves to Ottawa in 1970, she served as director of the Health and Counselling Services at Carleton University until their final move to London, Ontario, in 1981. Juanita was one of the founding members of the South Western Ontario Psychoanalytic Society, serving as its first secretary in 1982. She was active in executive positions in SWOPS, and was valued as a teacher and psychotherapy supervisor. She continued her active practice of psychoanalysis and psychotherapy for many years until she was disabled in a tragic automobile accident in 2003. She will be remembered as a role model for women of her generation, as well as for her skill as an analyst, her quiet warmth, her deep love of music, and her forbearance in the face of adversity. She will be missed.

JUANITA CASSELMAN, membre de longue date de la Société canadienne de psychanalyse, s'est éteinte paisiblement le 5 août 2012 à London, en Ontario, à l'âge de 92 ans. Élevée dans la pauvreté, atteinte de tuberculose et confinée à un sanatorium pendant ses études secondaires, elle en est sortie déterminée à comprendre la maladie qui l'avait frappée et à devenir médecin pour aider les autres. Elle a d'abord obtenu un diplôme avec mention en bactériologie et médecine préventive de l'Université de la Colombie-Britannique, avant de recevoir son doctorat en médecine de l'Université de Toronto en 1952. À ma connaissance, elle était l'une des deux femmes diplômées de sa promotion, ce qui témoigne de son ambition à son époque.

Pendant ses études à l'Université de la Colombie-Britannique, elle a rencontré et épousé Bruce Casselman, lui aussi étudiant en médecine, mais qui se spécialisait en santé publique. Elle a poursuivi sa carrière tout en étant mariée et en élevant deux enfants. Elle s'est spécialisée en neurologie à l'hôpital Queen Square à Londres et à l'Institut neurologique de Montréal avant d'entreprendre une résidence en psychiatrie à New York. En 1961, elle a terminé avec succès une formation au Centre de formation et de recherche en psychanalyse de l'Université Columbia. Après plusieurs années de pratique à New York, Juanita Casselman est revenue à Montréal, où elle a pratiqué la psychanalyse et exercé au sein de l'équipe du Centre de santé mentale de l'Université McGill. C'est là que je l'ai rencontrée. C'était une collègue charmante et une psychanalyste sensible et intelligente, qui entretenait des rapports empreints de compassion avec nos jeunes patients difficiles. Elle est devenue membre en règle de la Société canadienne de psychanalyse en 1976.

En 1970, à la suite d'un déménagement à Ottawa dans le cadre de la carrière de son mari, elle a assumé la direction des Services de santé et de counselling de l'Université Carleton, et ce jusqu'au dernier déménagement du couple à London, Ontario, en 1981. Juanita fut l'une des membres fondatrices de la South Western Ontario Psychoanalytic Society, dont elle a été la première secrétaire en 1982. Elle a exercé diverses fonctions de direction au sein de la SWOPS et ses qualités de didacticienne et de superviseure étaient très appréciées. Elle a continué de pratiquer la psychanalyse et la psychothérapie pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'un tragique accident de voiture la paralyse en 2003. On se souviendra d'elle comme un modèle pour les femmes de sa génération, et une psychanalyste dont la compétence, la sérénité chaleureuse, le profond amour pour la musique et la résilience face à l'adversité resteront gravés dans nos mémoires. Elle nous manquera.

Kenneth Adam

Hommage posthume traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca

Brian Ralph Hunt
1924–2012

Member of the Canadian Psychoanalytic Society for forty-five years, Brian passed away peacefully surrounded by his family, leaving to mourn his four children and five adoring grandchildren. Born in Wallasy, England, Brian graduated from Oxford University in 1947. Retiring from the Air Force early on in his career, Brian then set up his practice at the Montreal Children's Hospital, employed as a psychiatrist and psychoanalyst. An accomplished carpenter, Brian enjoyed spending free moments at his family cottage in the Laurentians, toiling away in his wood shop, cheerfully building the furniture that adorned his home.

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE pendant quarante-cinq ans, Brian s'est paisiblement éteint, entouré de sa famille. Il laisse dans le deuil quatre enfants et cinq petits-enfants. Né à Wallasy, Angleterre, Brian a reçu son diplôme de l'Université d'Oxford en 1947. Après avoir pris sa retraite de l'Aviation canadienne tôt dans sa carrière, il a établi sa pratique à l'Hôpital pour enfants de Montréal en qualité de psychiatre et de psychanalyste. Menuisier accompli, Brian aimait passer ses moments de loisir à son chalet familial dans les Laurentides, où il s'adonnait à sa passion pour le bois et confectionnait les meubles dont sa maison était garnie.

Jean-Louis Langlois
1923–2012

**HOMMAGE PRESENTED AT HIS
FUNERAL, 8 AUGUST 2012**

In March 2011, the Société psychanalytique de Montréal (SPM) awarded Jean-Louis Langlois the title of member emeritus in recognition for his major contribution to the foundation of the Société, its scientific life, and the training of future analysts. This was an exceptional distinction. Only one other member had received it.

With others, I had the honour and pleasure to praise him for his accomplishments and to convey my esteem, my admiration, my recognition, my affection, and my deep friendship. Today, it is with great sadness that I pay him a last homage, in his absence.

I met Jean-Louis for the first time in the fall of 1969 at the foundation of the French branch of the Canadian Psychoanalytic Society (Quebec French), which would later be renamed Société psychanalytique de Montréal. He was elected its first president. I accepted the position of secretary after everyone else had declined and having been assured that there would be little to do. How naive I was! Everything had to be done: scientific meetings and colloquiums, bylaws, finances, library, search for the French translations of Freud's works, mostly sold out at the time, conciliation or reconciliation of members with very diverse trainings, and much more.



The council frequently had to meet every other week. Jean-Louis and I usually agreed on most topics. However, regarding training, we were serious opponents. He had received his training in Boston, in the American Psychoanalytic Association, which had strict rules. I had trained in the much more liberal Paris Institute. He rather intimidated me with his solemn appearance, his slow, serious voice, and his calm, assured tone. He was my senior by about ten years, a full member and the secretary of the Canadian society, and a training analyst in the institute. I was just returning from Paris and knew nothing of the Canadian society, of which I was merely an associate member with no voting rights (this category no longer exists). Our relations were always courteous, but no more.

I recall a few meetings of a joint committee of our society and institute, consisting of Jean-Louis and André Lussier for the institute, Claude Brodeur and myself for the society. We met in Jean-Louis's office on Rockland Avenue, where he always had an excellent Scotch on offer. Each group emphasized the advantages of its training model. Jean-Louis and André were worried that the French model would lower the standards, while we considered it more in keeping with the liberating aims of psychoanalysis. Claude and I left disappointed that we were unable to convince our colleagues. Indeed, we worried that we might never succeed, for in matters related to training, only the institute had the authority to decide. It seemed unimaginable to me at the time that Jean-Louis and I would later become great friends.

Fortunately, as president, Jean-Louis got into the habit of calling me to his home, in my capacity as secretary, to prepare the forthcoming meetings of council and the frequent Special General Meetings. Following these meetings, which often ended at around two o'clock in the morning in the old headquarters on Saint-Mathieu Street, he would regularly propose that the two of us go round the corner to have a drink on Sainte-Catherine Street, in order to make an assessment of the evening. In that district, the only place open at these hours was a smoky pizzeria that served oily pizzas. If we wanted a glass of wine, the law required us also to order one of these pizzas, which we always left aside, untouched. We would chat until four o'clock in the morning (we were still young) and talked a lot about training. I would often make reference to the numerous articles published on that topic in France, where the 1953 split of the Paris society, with Lacan's departure, had provoked important discussions and reflections on the transmission of psychoanalysis, as nowhere else.

After having read them, Jean-Louis undertook his own reflections, as did André Lussier, who had been trained in London. Two years later,

the Institut de Montréal authorized non-training analysts to admit candidates to their continuous seminars. Soon after, Jean-Louis created his own continuous seminar on metapsychology that was attended by many and was greatly appreciated. Five years after its foundation, the Société psychanalytique de Montréal obtained recognition from the Canadian Society of the category of “analystes habilités.” This special status permitted the analysts of non-training analysts to continue their analysis after being accepted for training, no longer forcing them to change to a training analyst in order to be admitted. Jean-Louis played a major role in this. I recall very well his masterly intervention at the Annual General Meeting of the Canadian society in Toronto, June 1975, at which André Lussier also spoke decisively. For the impatient Young Turks returning from Paris, Claude Brodeur and myself, as well as Jean Bossé, Jean-Louis Saucier, and later Julien Bigras, five years seemed a long time to arrive at these results. Retrospectively, this was quite rapid when we compare with so many other societies, and it took place without any split.

The most remarkable thing is that within five years, although trained in the Anglo-American model and contrary to the dogmatic and authoritarian withdrawal of many institutes before younger members, Jean-Louis, like André, became one of the main instigators of the French model for the transmission of psychoanalysis. They both deserve all our admiration. I am grateful to them, especially for their definitive contributions to the realization of these objectives, which could easily have been dismissed as mere disturbances emanating from the impatient insurgents returning from Paris!

It was only 20 or 30 years later that I discovered the origins of Jean-Louis's wish for liberty in psychoanalytic training. One day, he confided to me with the huge smile of pride of someone who has succeeded in a master stroke, that, following his admission to training in the New York Psychoanalytic Institute, he learned that he had been assigned to an analyst in an authoritarian way. Without even meeting with her, he immediately decided to get his training in Boston, where he could undertake his analysis with an analyst of his choice. I understood that this was one of the forerunners of his conversion to the French model, which still allows the free choice of one's analyst, supervisors, and seminars.

I will not review all the battles that we fought together: medicare; the status of non-physicians in our profession; the joint secretariat; the question of financial autonomy for the branches; and the unrelenting calling into question, by some English colleagues and the IPA, of our French model of training, which encompassed the issues of frequency of sessions

in analysis, including supervised cases, criteria for admission, mandatory lectures versus free continuous seminars, personal analysis rather than training analysis, etc.

Over the years, we learned to know each other. I greatly appreciated his listening, his open-mindedness, his warmth, his discretion, his humour, and his passion for psychoanalysis. After we retired from administrative duties in the Société psychanalytique de Montréal, we continued to meet and share our thoughts on analysis, training, and our lives. We would still get together following the monthly meetings of our institute, this time pursuing our exchanges at my home—as always, until very late. But now it was my turn to offer the Chivas Regal, his preferred Scotch.

For my wife Louise, the course was different. He was first a friend, later a counsellor, a supervisor, and a seminar director, and with time a closer and dearer friend.

Since the end of the 1970s, Louise and I always had great pleasure meeting with Jean-Louis and his wife Lucille. Ever since, our friendship continued to grow, rendering Jean-Louis's departure all the more difficult.

Of course, we frequently spoke of André Green, of whom he was a great admirer, as many know. For quite some time, he was working on Green's early writings, which he considered too much ignored, and was planning a paper to demonstrate their importance. During the latter's visit to Montreal, Jean-Louis invited us to his home for a dinner with André Green and his wife Litza Guttieres and a few friends. Lucille prepared a splendid meal and Jean-Louis chose the best wines. The evening was charming, and I have rarely seen Jean-Louis so beaming with joy. As usual, at the end of the evening he went to the piano and delighted us with pieces by Mozart, Bach, Vivaldi, and Brahms.

In concluding, I will say that the Société psychanalytique de Montréal and the Canadian Psychoanalytic Society have lost an eminent and emeritus member, and Louise and I have lost a very great friend.

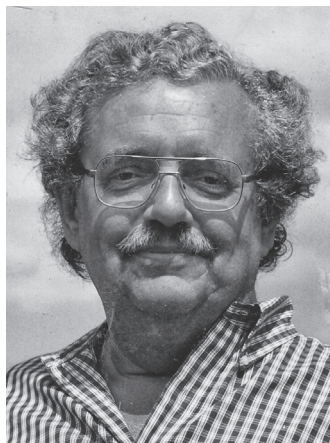
Jean-Louis, we loved you very much, and you reciprocated so well. We greatly miss you already. We will never forget you.

Roger Dufresne

David E. McPherson
1948–2012

DAVID DIED SUDDENLY and unexpectedly, leaving us in a state of shock and deep sadness. As his friend the poet Robert Zend said when talking about death, “This is what things are like when a period is placed in the middle of a sentence.”

David’s mother was descended from United Empire Loyalists and came from Saint John, New Brunswick. His father emigrated from Scotland as a young man. David was a child prodigy and at the age of fifteen came to McGill to study English literature. He continued at the University of Toronto with a master’s thesis on James Joyce’s *Ulysses*. It seemed that one of his life quests was to ponder the meaning of life through literature.



David felt that it was by a stroke of luck that he landed a position at the CBC in his early twenties, and became a producer for the radio program *Ideas*. Among his many programs was one about Carl Jung. Reportedly, it was through doing this program that he decided to enter medical school to learn more about life and the human soul.

His postgraduate training in psychiatry took place at the New York University–Bellevue Medical Center. A rich clinical experience at Bellevue led to an interest in crisis intervention. He ran the Emergency Psychiatric Services at the Montreal General Hospital for a number of years while pursuing his psychoanalytic training and working as a psychoanalyst.

He combined his psychoanalytic insights with his love of literature in his paper “Yukio Mishima: The Samurai Narcissus,” which was presented at the 1985 meeting of the International Psychoanalytic Association in Hamburg and subsequently published.

After a 22-year career at the Montreal General Hospital, David went into private practice, where he was cherished as a compassionate therapist, according to his patients.

David loved teaching and sharing his ideas in many academic presentations. He was an original and provocative thinker. He had a wide range of culturally diverse interests and a great sense of humour. He held his Scottish roots very dear and worked hard to help establish a department of Scottish Studies at McGill University.

In his private life, David was a loving husband and father, and a very generous friend.

Two deceptively simple maxims were David’s guiding principles in leading a contented life: “Have fun and do good!” He left us when he felt that he was no longer capable of either.

LA MORT SUBITE ET INATTENDUE de David nous a laissés dans un état de choc et de profonde tristesse. Comme le disait son ami le poète Robert Zend à propos de la mort : « C’est ce qui arrive quand on met un point au milieu d’une phrase ».

La mère de David était une descendante des Loyalistes de l’Empire-Uni originaire de la ville de Saint John, au Nouveau-Brunswick. Son père avait émigré d’Écosse dans sa jeunesse. David était un enfant prodige, qui a commencé dès l’âge de 15 ans ses études en littérature anglaise à l’Université McGill. Il a poursuivi des études de maîtrise à l’Université de Toronto et a rédigé un mémoire sur l’*Ulysse* de James Joyce. Il semble que l’une de ses principales quêtes ait été de réfléchir au sens de la vie à travers la littérature.

David estimait que c’était pour lui un coup de chance d’avoir obtenu un poste à la CBC au début de la vingtaine, et d’être devenu producteur de l’émission radiophonique *Ideas*. Il avait consacré l’une de ses nombreuses émissions à Carl Jung, et c’est en la produisant qu’il avait décidé d’entreprendre des études de médecine, pour approfondir sa connaissance de la vie et de l’âme humaine.

Il a suivi ses études supérieures en psychiatrie au Bellevue Medical Center de l’Université de New York. La riche expérience clinique qu’il a acquise dans ce centre l’a amené à s’intéresser à l’intervention en situation de crise. Il a dirigé le service des urgences psychiatriques de l’Hôpital général

de Montréal pendant quelques années tout en poursuivant sa formation psychanalytique et en pratiquant cette discipline.

Son article intitulé « Yukio Mishima: the Samurai Narcissus », qu'il a présenté au congrès de l'Association psychanalytique internationale à Hambourg en 1985 et publié ultérieurement, conjugue savamment sa réflexion sur la psychanalyse et son amour de la littérature.

À la suite d'une carrière de vingt-deux années de service à l'Hôpital général de Montréal, David a établi son cabinet privé. Il fut aimé de ses patients, qui trouvèrent en lui un thérapeute compatissant.

David adorait enseigner et partager ses idées dans le milieu universitaire. C'était un penseur original et stimulant. Il nourrissait une grande diversité d'intérêts culturels et avait un sens de l'humour développé. Il chérissait ses origines écossaises et a beaucoup œuvré pour la création du département d'études écossaises à l'Université McGill.

Dans sa vie privée, David était un époux et un père aimants, ainsi qu'un ami très généreux.

David se fiait à deux maximes simples en apparence, mais remplies de sens, pour mener une vie satisfaisante : « S'amuser et faire du bien! ». C'est lorsqu'il n'a plus été capable de faire ni l'un ni l'autre qu'il nous a quittés.

Maria Kapuscinska

Hommage posthume traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca

Hélène Richard 1938-2012

LE 6 AOÛT DERNIER, le cancer a emporté Hélène Richard, figure marquante du rayonnement de la psychanalyse au Québec et dans le monde francophone.

Hélène Richard a en effet fondé en 1992, la revue *Filigrane, Revue d'écoutes psychothérapiques*. Elle a dirigé, je dirais porté cette revue de langue française, unique en Amérique du Nord, pendant une quinzaine d'années; elle a considérablement élargi le bassin des ses auteurs, de ses collaborateurs, de ses lecteurs. Son respect envers la psychanalyse s'est surtout illustré par le respect des voix différentes sur la scène psychanalytique, voix d'ici et d'ailleurs.

Universitaire chevronnée elle a fait carrière au Département de Psychologie de l'UQAM où elle a donné le goût de la psychanalyse à de nombreux étudiants aujourd'hui praticiens de la psychanalyse, elle a œuvré en cabinet privé et son engagement envers la psychanalyse ne s'est jamais démenti. Femme libre, elle ne s'est jamais laissée enfermer dans aucune école, dans aucune controverse dont le milieu psychanalytique est parfois friand. Elle a donné à *Filigrane* son caractère ouvert, libre, profondément humaniste, loin de tous les cynismes et annonces lugubres de « la fin de la psychanalyse ». Elle a dit de *Filigrane*, « Ce fut l'une des grandes aventures de ma vie ».

Elle ignorait alors qu'une autre aventure, encore plus exigeante, l'attendait. C'est ainsi qu'Hélène Richard a qualifié sa vie et sa lutte avec et contre le cancer. Aventure ultime qui a duré 7 ans.

C'est à peu près au moment où elle prenait sa retraite de l'UQAM qu'elle a appris la « nouvelle ». C'est aussi le moment où je l'ai connue alors qu'elle sollicitait ma collaboration à la Revue. Ce fut le début d'une très belle et inspirante amitié. Je ne dirais pas qu'Hélène Richard a combattu le cancer

durant ces années, elle était bien trop dans la vie, dans la pensée et dans la survie de Filigrane, après son départ pour laisser la maladie occuper toute la place. Elle savait que le temps lui était compté et elle a mobilisé toutes ses ressources de créativité à la fois du côté des arts et de l'amitié; photographie, peinture, gravure ont mis en représentation son monde intérieur aussi riche, parfois trouble, dans une sorte d'élégance qui la caractérisait.

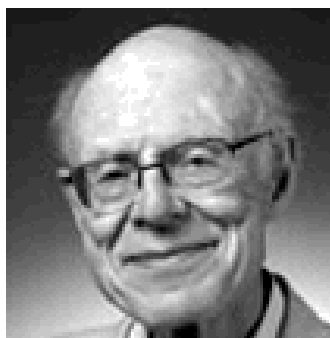
Jusqu'à la toute fin, Hélène est demeurée présente à la vie, à la beauté et à l'amitié. Elle nous a montré qu'on peut vivre avec humour, courage, dignité et lucidité jusqu'au bout du temps qui nous est accordé.

Elle nous a donné à voir que la psychanalyse peut soutenir les forces de vie au plus près de la mort.

Avec mon admiration et mon amitié endeuillée,
France Senécal

John Jacob Sigal
1927–2012

THE TRAINING PROGRAM at McGill initiated by W. Clifford M. Scott being intended for psychiatrists, John Sigal went to London to be trained by the British Society, of which he became an associate member. At the same time, he was working on a PhD in psychology under Hans Eysenck, as anti-analytic a psychologist as there ever was. Upon his return to Canada, John became a member of the Canadian Society.



His many interests included research, and he was for a time director of research in the Department of Psychiatry of the Jewish General Hospital.

He was very determined not to be a training analyst, even when I offered him to have a paper entitled “The Baby as a Transitional Object” count as a membership paper (at the time, I was in a position to make such an offer). Later, he took the initiative for the creation of the Professional Standards Committee, arguing that since the Society had delegated to the Institute the responsibility for training, it had a duty to oversee it.

He published in the *International Journal of Psychiatry* on family therapy and in the *American Journal of Orthopsychiatry* and the *Acta Psychiatrica Scandinavica* on the transgenerational transmission of trauma in the children of victims of the Holocaust. I think that this was the area closest to his heart.

He had high standards for himself and for others and was a gentleman and a scholar. Would that there were more like him.

LE PROGRAMME de formation lancé à l'Université McGill par W. Clifford M. Scott étant destiné aux psychiatres, John Sigal est allé à Londres pour suivre sa formation à la Société britannique de psychanalyse, dont il est devenu membre agréé. Parallèlement, il préparait un doctorat en psychologie sous la direction de Hans Eysenck, le plus anti-analytique des psychologues. À son retour au Canada, John s'est affilié à la Société canadienne de psychanalyse.

La recherche figurait parmi ses nombreux intérêts et il a été pendant un temps directeur de la recherche au Service de psychiatrie de l'Hôpital général juif.

Il était déterminé à ne pas devenir didacticien, même malgré ma proposition de rédiger un article de candidature à l'Institut sur le thème du nourrisson comme objet transitionnel (à l'époque, j'étais en mesure de faire une telle proposition). Plus tard, il a pris l'initiative de créer le Comité des normes professionnelles, en soutenant que si la Société avait délégué à l'Institut la responsabilité de la formation, c'était à elle d'en assurer la supervision.

Il a publié dans le *International Journal of Psychiatry* des articles sur la thérapie familiale et dans les revues *American Journal of Orthopsychiatry* et *Acta Psychiatrica Scandinavica* des travaux sur la transmission transgénérationnelle des traumatismes chez les enfants de victimes de l'Holocauste. Je pense que c'était le domaine de recherche qui lui tenait le plus à cœur.

John Jacob Sigal était un gentleman, aussi exigeant envers les autres qu'envers lui-même. Les êtres comme lui sont beaucoup trop rares.

James Naiman

Hommage traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca



JOHN SIGAL was a kind and lovely man, and also very tall, with an infectious grin that seemed wider than the Cheshire's cat's. As Dr. Naiman has mentioned, he was determined not to become a training analyst. When I was a candidate, he told us the reason for this during the first-year seminar, namely, that he valued freedom of thought more highly than professional status.

My father, Douglas Clifford Levin, who was a training analyst, was very fond of "Sigal" as a friend and colleague. I was acquainted with Dr. Sigal through this relationship, when he was in full swing as director of psychological research at the Jewish General Hospital. But I didn't really get to know him until I became an analyst myself, in the late 1980s and 1990s.

Over these later years, John sent me many handwritten letters on matters related to the scientific life and administration of the Society. He would also share Xeroxes of analytic papers or newspaper clippings he knew would be of interest. Though his attendance at meetings dwindled as he aged, he remained a significant force in the life the Quebec English Branch. His sense of justice and integrity still continues in his legacy of the Professional Standards Committee, which has been maligned, even disbanded, but now continues to do valuable work.

I know that John was loved by the people he worked with because some of them drifted into my office after he retired. He had a special capacity to demystify both life and psychoanalysis, which greatly benefited his patients and colleagues. They still vividly remember certain things he said at crucial moments—insights and paradoxes that have served them well during the years they went forward in their lives.

I will always try to emulate one thing that Dr. Sigal emphasized when he taught the first-year candidates. He said that, like a sensitive parent with a child, the analyst never interprets more than one step ahead of where the patient is located emotionally at any given time. One step is close enough to catch the child when he falls, but also just far enough away to suggest independence and future possibility.

JOHN SIGAL était un homme bon et affable. Très grand de taille, il arborait un sourire contagieux, encore plus large que celui du Chat de Cheshire. Comme le Dr Naiman l'a souligné, il était déterminé à ne pas devenir didacticien. Lorsque j'étais candidat, il nous a expliqué sa position au cours du séminaire de première année, en affirmant que sa liberté de pensée lui tenait plus à cœur que sa situation professionnelle.

Mon père, Douglas Clifford Levin, qui était didacticien, était très attaché à « Sigal », à la fois un ami et un collègue. J'ai côtoyé le Dr Sigal tout au long de cette relation, alors qu'il était à l'apogée de sa carrière en tant que directeur de la recherche en psychologie à l'Hôpital général juif. Mais je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de le connaître jusqu'à ce que je devienne moi-même psychanalyste, entre la fin des années 1980 et le début des années 1990.

Au cours de ces années, John m'a écrit de nombreuses lettres sur des sujets liés à la vie scientifique et à l'administration de la Société. Il me communiquait aussi des photocopies d'articles psychanalytiques ou de coupures de journaux, sachant que ces documents m'intéresseraient. Bien qu'il ait été de moins en moins présent aux réunions à mesure qu'il avançait en âge, il demeurait une force centrale dans la vie de la Section

Québec-English. Son sens de la justice et de l'intégrité se perpétue au sein du Comité des normes professionnelles qu'il nous a légué, et qui, après avoir été calomnié et même dissout, poursuit son important travail.

Je sais que John était aimé de ses collaborateurs parce que certains d'entre eux se sont retrouvés dans mon cabinet après qu'il ait pris sa retraite. Il avait une capacité toute particulière de démystifier la vie et la psychanalyse, qui était bénéfique tant pour ses patients que pour ses collègues. Ces derniers gardent encore un vif souvenir de certaines de ses paroles à des moments opportuns – des idées et des paradoxes qui les ont aidés à progresser tout au long de leur vie.

Je tenterai toujours d'émuler le Dr Sigal dans un des aspects sur lequel il a beaucoup insisté lorsqu'il enseignait le séminaire de première année. D'après lui, comme un parent sensible le fait avec son enfant, l'analyste ne devance jamais son patient de plus d'un pas dans l'interprétation de sa situation affective à un moment donné. Un pas devant, c'est assez près pour rattraper l'enfant s'il tombe, mais juste assez loin pour suggérer l'indépendance et la possibilité.

Charles Levin

Hommage traduit par Yolande Amzallag
artcom@artcom.ca